

Génie du terroir, esprit de clocher

Autor(en): **Yerly, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **88 (1959)**

Heft 5

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040509>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

des grandes personnes à la veillée, ils font leur « brin de causette » « en lapant leur écuellée de soupe ».

c) *la fantaisie* : A chaque instant Daudet délasse son lecteur en taquinant son imagination par une note de fantaisie « l'air qui grise et fait danser » « le pays où il y a des loups » — La note de légende c'est un des charmes du conte — Daudet sait l'utiliser avec beaucoup de délicatesse.

d) *le ton familier, presque confidentiel* : « Il faut vous dire — à la belle étoile » — Il faut voir quel émoi — « Rien de charmant comme » — Daudet n'oublie jamais son lecteur, il l'interpelle sans cesse.

e) *émotion* : Et enfin Daudet manifeste une sensibilité délicate — Ce n'est pas un touriste indifférent ou curieux qui regarde passer un troupeau — La fête de la rentrée du troupeau, c'est une fête provençale à laquelle il participe — Il partage l'impatience de ses compatriotes qui attendent l'heureux événement — Il s'attendrit devant les mères brebis lasses — Il est de la fête avec le poulailler en émoi — Il se laisse conquérir par le charme des « agneaux naïfs » — Il admire ces braves chiens, qui sont de si fidèles serviteurs de l'homme — Et à cette émotion qu'il ressent, le lecteur lui-même ne peut rester insensible.

Génie du terroir, esprit de clocher

Le terreau campagnard ne mérite, certes, pas le discrédit dont l'entachent maints renégats, malchanceux ou inadaptés, pseudo-citadins de fraîche date qui, incités par l'appât des plaisirs et du gain, se sont rués vers la ville pour grossir, souvent, les rangs du prolétariat insatisfait.

Ni non plus, au fait, la louange excessive et partisane de ceux, bien lotis, qui, à rebours du bon sens et de l'évolution irréfrenable des mœurs, eussent gaillardement convenu de laisser le village traditionnel s'immobiliser dans la grisaille des temps révolus.

Touché par le progrès, mâtiné de modernisme, perméable, incidemment, à la gloriole et à l'excentricité, il exhibe, de plus en plus, un visage ouvert, accueillant, coquet, sinon toujours en harmonie avec son cadre agreste et les canons de l'esthétique.

Vertu, pérennité du terreau campagnard

Il détermine, dans une large mesure, chez ceux qui y sont installés à demeure et plongent leurs racines dans l'humus, l'hérédité physique et morale ; une tournure de pensée, des modes de sentir, de vivre, certains réflexes ; les linéaments de la vie sociale, des contacts, des relations, des amitiés qui résistent fréquemment à l'usure du temps et aux vicissitudes de l'existence.

Des idées simples, car il répugne aux subtilités des abstrauteurs de quintessence, des sentiments élémentaires — réalisme utilitaire, respect de la propriété, de l'autorité, de la justice —, des passions fortes, exclusives qu'incarnent des personnalités curieuses, attachantes, taillées à coups de hache, qui sont destinées, ultérieurement, à occuper des fonctions dirigeantes, à accomplir de grandes choses. Là, dans le giron de modestes familles terriennes, se recrutent, les maîtres du destin, les artisans de l'histoire !

Le milieu tisse patiemment, laborieusement, les liens secrets de la chair et du sang qui unissent les morts, étendus à l'ombre du sanctuaire sous leurs tertres fleuris, le sol qu'ils fécondaient de leur sueur et de leur amour, et les vivants, pleinement engagés dans le dur combat de la vie, qui détiennent leur héritage et les prolongent.

A longue de journées, des générations durant, ceux-ci inscrivent dans la trame de la monotonie quotidienne, les mêmes gestes symboliques ; font lever sans trêve, bravant les quintes d'humeur de la météorologie, au sein d'une nature sereine, conçue à la taille de l'homme et bercée au rythme synchronisé des saisons, les moissons futures, gage de prospérité et de bonheur.

D'une nature humanisée, troublée aujourd'hui il est vrai par le ronflement des tracteurs, quelque accès de nervosité, qu'imprègnent d'odoriférantes senteurs de lait et d'herbages ; égaiant des fanfares d'oiseaux, le carillon des cloches et des sonnailles, le caquetage de la volaille et des commères, le vacarme de la marmaille ; poudrent et parfument, dans le mai rieur, scabieuses veloutées, lilas, pommiers, cerisiers en fleurs, et où, sous un pan de ciel bleu, l'alouette, compagne du laboureur, l'hirondelle, messagère d'espérance, dessinent de capricieuses arabesques.

Le village natal, n'est-il donc pas le témoin confidentiel de nos balbutiements, des effusions maternelles, de l'amitié naissant des jeux de la camaraderie, de nos déambulations champêtres dans l'air guilleret du matin ? Il a aiguillé, affermi nos pas incertains dans la vie, pansé nos blessures affectives, meublé notre cerveau des rudiments du savoir et gorgé notre esprit du suc de la sagesse populaire.

L'autorité parentale, le curé, le régent y ont inculqué aux natures exubérantes ou insoumises, aux pêcheurs d'étoiles fantaisistes, le goût de l'ordre, de la discipline, de l'ouvrage bien fait, accompli par la solidarité de l'effort, dans la joie, les contrariétés, le sacrifice de nos aises, en vue de réaliser pleinement notre mission, ici-bas.

Conviant notre âme à la méditation, l'enseignement catéchétique, l'homélie dominicale ont soulevé le voile des apparences, dénoncé le leurre du siècle, approché le surnaturel et résolu, chrétiennement, l'énigme de la destinée et de l'univers.

Notre endroit natal demeure, par excellence, le lieu privilégié de la tendresse humaine ; le réceptacle des souvenirs d'enfance, jamais effacés, qui hantent les insomnies du voyageur et de l'exilé ; le jardin secret des rêves avortés et de l'innocence perdue ; le vase d'élection où bouillonnèrent nos idées en vrac, nos énergies en devenir ; une école, en miniature, de patriotisme, qu'il préfigure et d'où il tire sa sève nutritive, son mouvement initial ; un tremplin, donnant accès au vaste monde dont il est une réduction.

Sous la diversité des menus faits transitoires qui farcissent les annales de la communauté microcosmique, s'ébauchent les traits saillants de sa physionomie ; ils laissent poindre la courbe de son destin et, par-delà les « constantes » de la nation dont elle fait partie, elle rejoint les courants majeurs de l'histoire universelle.

La Patrie

Loin d'interrompre l'émouvant dialogue que l'homme, dès son apparition sur le globe, nouait avec le sol, le village, contrairement à la civilisation moderne, outrageusement mécanisée, qui brouille la nature avec la technique, relie l'homme à la terre, à la tradition, lui restitue le sens de la durée, de la continuité.

La Patrie? Doux vocable latin, plein de substance et chargé d'équivoques. C'est, étymologiquement, la « terre des pères », des aïeux. Une terre, un peuple, une foi, s'exclamerait Gonzague de Reynold. Une matière, informée par l'esprit, mise au service de l'Idéal. C'est autre chose qu'un sous-produit de la raison ou de l'économie.

Son pouvoir d'incantation, sa valeur ne relèvent pas, essentiellement, de ses dimensions matérielles, de sa richesse, de son influence politique.

Ils résident dans la somme des sentiments, des aspirations, des désirs, que décèle, explicite son âme. Comme l'amour, la Patrie relève du sentiment, de l'inexprimable, comme la religion, elle exalte la nostalgie du « sacré ».

Si la Suisse, écrivait dernièrement un Français de Genève, R. Lenoir, ne remplissait les conditions d'une communauté, il y a longtemps qu'elle se serait fragmentée en provinces, rattachées à l'Allemagne, l'Italie et la France.

Le patriotisme, d'où qu'il émane, est un agrégat de patriotismes régionaux, et même communaux. L'on ne saurait se targuer d'être citoyen de l'Europe, du monde, avant d'être de son clocher ! La résonance est à peu près la même, il n'y a que l'amplitude qui varie.

La Suisse n'est devenue une entité nationale que par l'association libre de ses vallées alpestres et, progressivement, de ses cantons. Un patriotisme à l'échelle nationale est fort malaisé à établir !

Chez nous, il a été le fruit d'une longue évolution, le résultat de nombreuses guerres contre l'ennemi extérieur et les éléments de désagrégation interne.

Il a, en revanche, puisé sa force dans le respect de la parole donnée, des pactes, l'esprit de concorde et d'union, face à un danger commun, et le dévouement de citoyens, clairvoyants et intègres, à la chose publique.

Sus à l'esprit de clocher !

C'est, vu sous l'angle du christianisme surtout, dont l'exemplaire message d'amour et de justice est l'Évangile, la contre-façon, un avatar du patriotisme.

Par l'exiguïté de son champ intellectuel, sa vision unilatérale du monde et fragmentaire de l'homme ; par son attitude réticente envers la spontanéité du sentiment, le fraternel élan du cœur, sa tiédeur à l'égard de l'humain, en dernière analyse, l'esprit de clocher s'apparente étroitement à l'esprit bourgeois — au sens péjoratif du terme —, aux nationalistes irrationnels, exclusifs, hargneux, négateurs de la transcendance, qui, entre 1920 et 1940, s'attaquèrent à l'unité morale et politique de l'Europe et faillirent la mener à l'abîme.

L'esprit de clocher, le mot l'indique c'est l'esprit villageois ; l'esprit « provincial », comme se plaisent à dire les Parisiens, au désavantage de tout ce qui ne respire pas leur air, par opposition aux fortunés habitants de la Ville-Lumière, cerveau et moteur de la nation, prototype de l'urbanité.

En Suisse, où aucun des chefs-lieux de canton n'a, tels Paris ou Rome, drainé les énergies de la nation, il exerce, sous la forme du *Kantönligeist*, de sérieux ravages.

Les dimensions lilliputiennes du pays, sa conformation physique et ethnique, sa structure fédéraliste, l'exposent, bien qu'elle soit, après en avoir été la « plaque tournante », le « balcon » de l'Europe, à perdre de vue les grands ensembles où elle s'insère et à se replier sur soi.

Il n'est point étonnant qu'à un territoire minuscule, comprimé entre ceux de trois grands Etats et réduits encore par le chauvinisme hérissé tant des Welches

que des Suisses alémaniques, compartimenté en une mosaïque de 22 cantons, de 25 Etats souverains, fassent pendant quelque étroitesse de vues, un sens rapetissé de la grandeur, que dénonça, maintes fois, C. F. Ramuz.

L'esprit de clocher affecte tous les milieux, atteint les couches supérieures de la population où il se cristallise en vase clos ; là règne l'esprit de caste et la roture y est impitoyablement ostracisée. Le menu peuple assume un comportement similaire, appliqué aux « non-bourgeois », à tout « non-autochtone », qui se serait malencontreusement aventuré sur ses plates-bandes fût-il de la colline d'en face ou du village d'à côté.

C'est, au vrai, une attitude psychologique, morale, propre à tout milieu homogène, restreint, clos, inculte, rivé à la tradition comme un naufragé à son épave ; inapte à concevoir un univers, un mode de vie, autres que ceux dans lesquels baignaient les générations antérieures de l'âge pré-industriel ; insoucieux de dégager le métal précieux de sa gangue terreuse ; d'épouser la courbe de l'évolution, de se camper sur la ligne de force de l'histoire ; d'extraire, d'un passé en décomposition encombré de scories, les éléments viables, susceptibles d'être intégrés dans le contexte des temps nouveaux.

Ces milieux — îlots disséminés dans l'Europe fiévreuse et novatrice de l'après-guerre —, on en repèrerait le visage vieillot au sein des zones prévalément rurales, adonnées à l'agriculture, l'artisanat, la pêche, le bricolage chez les ouvriers agricoles, loin des métropoles et des centres industriels ; parmi ces populations grouillantes et pouilleuses de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, attachées au stade des peuples sous-évolués.

Dans ces contrées pauvres, déshéritées de la montagne et de la plaine ; dans ces villages, ces bourgs recroquevillés sur leur somnolence — chers à Balzac —, dépourvus d'industrie, de moyens rapides de communications, de noyau culturel, si ce n'est l'école primaire.

La curiosité intellectuelle, l'imagination, tenues en veilleuse, suspectes, l'élan constructeur, l'innovation se heurtent au barrage de l'opinion publique toujours aux aguets, avide de faits divers, de scandales, au mur infranchissable de la jalousie, de la médisance et de la calomnie ; aux maléfices du satrape local, des semeurs de zizanies, des pêcheurs en eau trouble, des thuriféraires du bobard et du cancan qui, à toute heure, pratiquent hâtivement des coupes verticales dans l'habitat et l'âme du voisin, saccageant les vertus les plus éprouvées, démantelant les situations les mieux assises.

Les originaux, les novateurs, les natures fortes éprises d'action et d'inédit s'y fraient arduement la voie au milieu des pires obstacles : isolement, hermétisme des lieux tenus à l'écart des grands courants de la civilisation, misère ou pauvreté, généralement mauvaise conseillère, forte teneur d'ignorance, teintée de superstition et d'orgueil, fatalisme, indolence, oisiveté.

L'esprit de clocher se complait dans l'immobilisme, la routine, la médiocrité : les solutions de facilité, provisoires, y remplacent les vues à longue échéance, la considération de l'immédiat, l'esprit de prévision ; les recettes à l'eau de rose se substituent au raisonnement objectif, basé sur des faits contrôlables ; les punaises de sacristie y vilipendent le chrétien sincère, vertueux et charitable, tandis que les orateurs d'estaminets vitupèrent les citoyens actifs et dévoués.

L'air des hauts sommets l'incommode, lui donne le vertige. Il abomine toute velléité d'indépendance, l'esprit critique, la personnalité : tout ce qui pourrait émerger du lot, damer le pion à un rival, s'affirmer par la vigueur intellectuelle,

une activité méthodique et persévérante, la rectitude morale, les démarches de l'altruisme.

Le voisin de palier, ligoté par des entraves économiques ou la mésentente familiale, se voit interdire d'améliorer son sort, de se tailler une place honorable au soleil, de se lever, à la force du poing, au-dessus de sa condition aléatoire, préjudiciable d'ailleurs à la collectivité.

De faire mieux, en un mot, que ne faisaient les ancêtres, ses parents, au bon vieux temps où la reine Berthe filait et à l'époque de la diligence, de la charrue brabant, des chars à ridelles, de la faux à bras, des bécicles à cordons, du manchon et des corsets à baleines !

Et si, par aventure, il réussit à « saisir le destin à la gueule », à esquiver l'indigence, la gêne, des parvenus inscrupuleux et pleins de morgue s'aviseront de lui remémorer, sur un ton railleur, cynique, l'humilité de ses ascendances et les traverses de ses obscurs débuts.

Tels sont, schématisés, car l'esprit de clocher s'alimente aussi à une espèce de candeur inconsciente qui est loin de se confondre avec le calcul délibéré et sordide, la perversité foncière, les méfaits qu'un observateur même superficiel pourrait mettre à son passif.

Dans la perspective des temps nouveaux

Au sein d'un univers, grandi aux dimensions de la science, de la technique de l'énergie atomique, des explorations interplanétaires, l'homme du XX^e siècle a triomphé de l'espace et du temps.

Il s'est créé, dans les domaines de la pensée, de l'organisation des forces productives, des échanges, des rapports sociaux — congrès, sport, cinéma, radio, télévision —, une forme de civilisation des mœurs, relativement uniformes chez l'être évolué, calquées, d'ailleurs, plus ou moins, sur celles de la vieille Europe, naguère encore institutrice des nations, une *solidarité de destin européenne*, sinon mondiale.

Elle nous engage, sans renier notre moi, à ne plus tabler définitivement sur les particularismes, à ne pas compromettre l'avenir dans les pernicieuses exagérations de l'esprit de clocher.

C'est pourquoi il est opportun, salutaire de méditer les sages propos que tenait, lors de la cérémonie du centenaire de l'église de Villarimboud, en 1945, M. le conseiller d'Etat Joseph Piller :

« Un peuple ne s'élève que dans la mesure où il demeure fidèle à ses origines, s'il sait entendre la voix des ancêtres, comprendre leur exemple, leur abnégation et écouter son âme dans l'appel des temps nouveaux. »

ROBERT YERLY.